

L'effet moral de ces grosses farces ne réside, d'ailleurs, presque toujours que dans l'intention de leurs auteurs. Parmi les productions de ce genre, dont nous avons conservé au moins le nom, on peut citer : « Enfonce le clou dans la tête » et « le Porc qui a perdu sa perle, » dont le titre trahit assez la vulgarité.

Ces moralités renfermaient, suivant le génie de l'auteur, un élément tantôt sérieux et tantôt gai, en d'autres termes, le drame et la comédie en germe. C'est ainsi qu'en Grèce, ces deux genres étaient tout naturellement issus du drame religieux et satirique. Mais, de même que la satire avait succédé en France aux moralités, les Intermèdes, farces bouffonnes nées à la faveur des controverses et des luttes de la Réforme, retardèrent l'éclosion de la comédie et du drame anglais. Aux allégories et aux froides abstractions succédèrent des personnages pleins de vie et de vérité, des farces où, à défaut d'art scénique, la malice étincelle comme dans notre « Farce de Maître Pathelin. » Tels sont les Intermèdes de John Heywood qui fut le favori d'Henri VIII et plus d'une fois, grâce à son esprit et à son talent musical, le David de ce cruel et voluptueux Saül. Artillerie légère dirigée contre les partisans de la Réforme par un catholique fervent, mort plus tard en exil pour sa foi, les œuvres d'Heywood et de ses imitateurs sont une satire mordante des hautes classes. Une seule, intitulée « les quatre P », parce que le nom de ses quatre principaux personnages commence par cette lettre, mérite de nous arrêter comme modèle du genre, malgré sa puérile ténuité. Elle débute comme un conte de Chancer : un colporteur, un pèlerin, un distributeur d'indulgences et un apothicaire, qui cheminent en devisant, font un pari dont l'enjeu doit revenir à celui qui fera le plus gros mensonge. Chacun s'exécute de son mieux ; mais, lorsque le distributeur d'indulgences affirme sur son honneur n'avoir jamais vu de femme en colère, les trois autres, confondus, lui rendent les armes.

Cette tentative, prématurée et par suite infructueuse, faite pour créer un théâtre anglais national nous amène jusqu'en 1550. Le drame n'existe pas encore. La satire aigüe et pétillante de malice, qualité funeste pour l'art, quand elle prédomine au détriment du sentiment et de la pensée, fait ressembler la scène anglaise à un feu d'artifice éclatant et sonore, mais éphémère, faute d'un aliment solide. Il est temps que l'étude et l'imitation du théâtre gréco-latin, le commerce de la scène italienne et espagnole et, aussi, l'étude de